



Nicole Lemaitre (dir.)

## Des routes et des hommes : la construction des échanges par les itinéraires et les transports

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

---

# Franchir les Alpes et les Apennins au début du XVII<sup>e</sup> siècle

Françoise Bayard

---

DOI : 10.4000/books.cths.4392

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2019

Date de mise en ligne : 14 janvier 2019

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508891



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

BAYARD, Françoise. *Franchir les Alpes et les Apennins au début du xvi<sup>e</sup> siècle* In : *Des routes et des hommes : la construction des échanges par les itinéraires et les transports* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2019 (généré le 23 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/4392>>. ISBN : 9782735508891. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.4392>.

---

Ce document a été généré automatiquement le 23 novembre 2020.

---

# Franchir les Alpes et les Apennins au début du xvii<sup>e</sup> siècle

Françoise Bayard

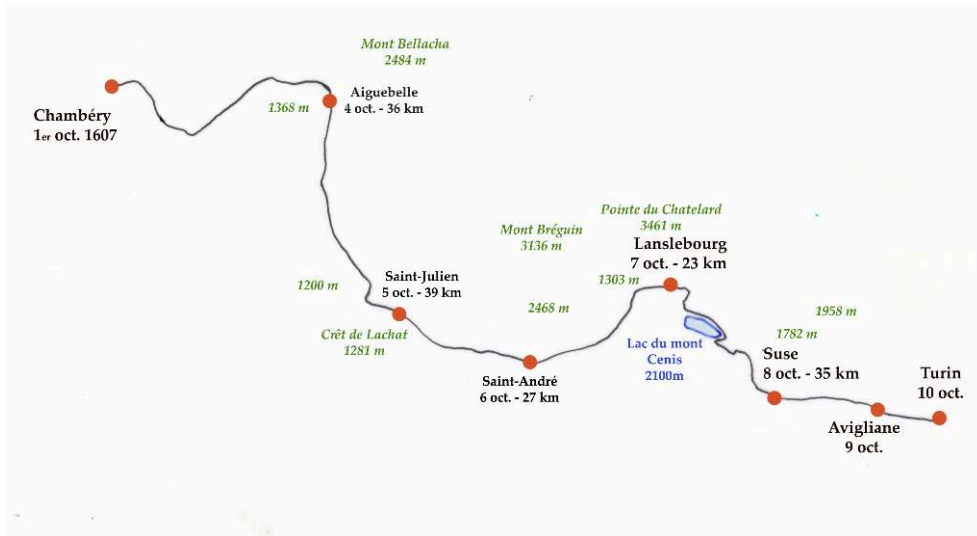
---

- 1 Le manuscrit 13977 du fonds français de la Bibliothèque nationale de France, qui compte 402 *folii*, est le journal quotidien des faits et gestes de Jean-Baptiste Duval, avocat au parlement de Paris et secrétaire de la reine. Duval accompagne Jean Bochart, sieur de Champigny<sup>1</sup>, dans son ambassade à Venise, du 6 septembre 1607 au 1<sup>er</sup> octobre 1610. Durant son séjour, il effectue entre le 26 septembre 1608 et le 22 février 1609 un périple jusqu'à Naples dans l'Italie centrale, où il franchit les Apennins. À l'aller et au retour, Duval traverse les Alpes, qu'il retrouve du 22 septembre au 2 octobre 1609 en suivant l'ambassadeur en villégiature sur le lac de Garde, avant de partir visiter l'Italie du Nord du 2 au 14 octobre 1609. Outre les itinéraires suivis, les moyens de locomotion et les aides utilisés, les gîtes et les tavernes où il s'est arrêté, Jean-Baptiste Duval décrit les montagnes, leur géologie, leur hydrographie, leur climat, l'économie et les mœurs des régions parcourues.

## Itinéraires

- 2 À quelques oublis et problèmes orthographiques près, les itinéraires suivis sont très faciles à repérer puisque Jean-Baptiste Duval mentionne tous les lieux qu'il traverse, comme le montre l'extrait suivant en date du dimanche 7 octobre 1607 ; Jean Bochart et sa cour quittent alors Saint-André en Maurienne :
- « Le Courneau par dedans<sup>2</sup>. Arplane, montagne fort haute en pied de laquelle passe le fleuve Arguar [...], Villarodin par dedans. Bramans par dedans. Sollières par dedans. Tremignon par dedans. Lans-le-Bourg, gîte<sup>3</sup>. »
- 3 Ainsi ont pu être dressées les cartes de ses quatre déplacements. Pour les deux voyages transalpins (fig. 1 et 2), seules ont été conservées les étapes montagnardes. Pour les périple italiens (fig. 3 et 4), elles ont toutes été maintenues, mais seules les routes de montagne ont été étudiées (117 kilomètres sur 383 pour l'Italie du Nord ; 1 517 kilomètres sur 1 887 dans l'Italie centrale).

Fig. 1. – Voyage transalpin : trajet aller, Chambéry-Turin (1<sup>er</sup>-10 octobre 1609). Sont indiqués les kilomètres parcourus, et en vert l'altitude des montagnes les plus proches.



© Françoise Bayard / Isabelle Tarier.

Fig. 2. – Voyage transalpin : début du voyage retour, trajet Venise-Augsbourg (2-11 octobre 1610). Sont indiqués les kilomètres parcourus, et en vert l'altitude des montagnes les plus proches.



© Françoise Bayard / Isabelle Tarier.

Fig. 3. – Premier périple italien : Italie du Nord, du 22 septembre au 11 octobre 1609 (22 septembre-2 octobre : voyage avec l'ambassadeur jusqu'au lac de Garde ; 2-14 octobre : visite de la région). Sont indiqués les kilomètres parcourus, et en vert l'altitude des montagnes les plus proches.



© Françoise Bayard / Isabelle Tariar.

Fig. 4. – Deuxième périple italien : Italie centrale (1<sup>er</sup> octobre 1608-22 février 1609). Sont indiqués les kilomètres parcourus, et en vert l'altitude des montagnes les plus proches.



© Françoise Bayard / Isabelle Tariar.

- 4 Ces tracés n'ont rien d'original. Ils utilisent les vallées orientées d'est en ouest dans les Alpes occidentales, et du nord au sud dans les Apennins et les Alpes centrales ; ce sont des tracés régulièrement fréquentés par les voyageurs ou les marchands. Richard Gascon retrouve le premier en 1522-1535 et le qualifie de « droit chemin d'Italie », soit « la route qui à partir de Turin et de Chieri suit la vallée de la Doire Ripaire jusqu'à

Suse, puis gagne la vallée de la Maurienne par le mont Cenis, atteint Lyon par Montmélian, Chambéry et le Pont-de-Beauvoisin » : en 1559, la législation douanière en fit le chemin obligatoire<sup>4</sup>.

5 De la même manière, le col du Brenner a été fréquenté dès la plus haute Antiquité : c'est là que passait une des routes permettant aux populations de la Méditerranée d'aller chercher l'ambre de la Baltique. De nombreux souverains germaniques l'ont empruntée au Moyen Âge pour se rendre en Italie. Au xv<sup>e</sup> siècle, les villes du sud de l'Allemagne – Augsburg, Nuremberg et Ulm – exportent par ce chemin grains, viandes et métaux, et importent les épices et autres produits d'Orient transitant par Venise<sup>5</sup>.

6 Cependant, Duval s'extrait parfois des voies classiques. En 1607 :

« Je changeai de cheval et de chemin et fus voir la source de la rivière de Seine [...]. Ceux qui étaient venus avec moi descendirent les premiers par dedans des arbres et précipices pour aller voir ladite source. Je m'arrêtai plus longtemps à considérer ce lieu qui est fort plaisant et agréable, à l'embellissement duquel il semble que nature se soit jouée. Ils reprirent le chemin de Pasques, où Monsieur l'ambassadeur avait dîné, qui est un petit bourg à main droite du chemin que je tenais. Continuant le chemin, moi seul je passai par dedans un petit bourg appelé Champigny<sup>6</sup>. »

7 En 1609, Duval quitte la route de Terni à Spolète :

« [...] pour aller voir Murmura, canal d'eau entaillé dans une roche avec très grande difficulté de dépense, l'eau venant d'un lac. Elle tombe d'un fort haut précipice, avec tant de violence que pour la grande hauteur et entre coupes dans l'eau qui heurte contre les rochers à demi taillés. Il se fait une perpétuelle exhalation de grosses vapeurs, comme si au bas l'on y brûlait grande quantité de paille humide<sup>7</sup>. »

8 Le jour suivant, il quitte Foligno pour se rendre à Assise<sup>8</sup> ; deux jours après, à Recanati pour y faire ses dévotions à Lorette<sup>9</sup>. Les routes sont plutôt des chemins difficilement praticables. Après Aiguebelle, par exemple :

« Le chemin est fort difficile et épouvantable au premier abord, étant toutes roches écorchées et de grandes pierres glissantes sur lesquelles les chevaux ont beaucoup de peine à assurer leurs pieds et grimper. L'on fait néanmoins tant de tours qu'enfin l'on vient au sommet de ladite montagne, où pour signal et marque de repère que l'on doit prendre là, et se ressouvenir combien Dieu est émerveillable en ses œuvres, il y a une croix dressée. Ce n'est que la moitié de la peine, ni pour les hommes, ni pour les voitures, d'autant que la descente qu'il faut faire n'est pas moins dangereuse, les chevaux en faisant de longues glissades et portant leurs croupes trois pieds au-dessus de leurs têtes. Ils sont pourtant faits à cela et à poser leurs pieds dans de vilains trous qui sont encaissés dans la pierre à force de passer et repasser, étant le chemin ordinaire que tiennent les courriers et les voituriers qui conduisent les mulets chargés de marchandises<sup>10</sup>. »

9 Duval apprécie de même fort peu, dans les Apennins – « Les chemins y sont fort mauvais lorsqu'il a plu<sup>11</sup> » – celui qui relie Sienna et Radicofani.

10 Pour entreprendre ces voyages, il faut être en bonne santé, non seulement en raison des efforts physiques à effectuer, mais parce qu'à la moindre suspicion de maladie, on est au mieux mis en quarantaine, au pire enfermé dans une maladrerie – celle de Chambéry est « une petite maison et chapelle démolie contre elle où sont retirés les lépreux » –, maladreries présentes « presque au sortir de toutes les villes et bons bourgs de l'État de Savoie<sup>12</sup> ». Duval recommande d'ailleurs :

« Qui sera bien avisé n'oubliera pas à prendre ses bullettes de santé et les faire voir partout où il passera et prendre garde de n'arriver là en compagnie d'aucun qui n'ait fait les mêmes diligences d'autant qu'il serait cause de faire arrêter toute la compagnie<sup>13</sup>. »

- 11 Il décrit la « bullette de santé » qu'il a obtenue conjointement avec le fils de l'ambassadeur et François Sublet en partant de Chambéry<sup>14</sup>.
- 12 Durant ces quatre voyages, et sauf au moment de ses escapades, Duval est rarement seul. Lors du voyage aller, l'ambassadeur est accompagné de six membres de sa famille et de vingt-trois serviteurs<sup>15</sup>. Lors de son périple en Italie centrale, Duval part avec le fils de l'ambassadeur, Paul Hotman, dit de Morfontaine, Parisien de grande maison, son serviteur Alexandre Birago, Vénitien de la famille de Birague, et Étienne Ganault, de Siré, près de Bar-sur-Aube, le serviteur de Morfontaine<sup>16</sup>. Duval part de Rome en février 1609 avec cinq autres compagnons<sup>17</sup> et de Lorette avec quatre autres<sup>18</sup>. C'est avec toute la cour et la famille de l'ambassadeur qu'il se rend sur le lac de Garde<sup>19</sup>, et avec le courrier venu chercher les missives qu'il part à Milan<sup>20</sup>. On ignore cependant s'il continue seul ou non dans les autres villes du Nord. Lors du voyage retour, Apollo d'Albret, Charron, l'évêque suffragant de Bamberg et quelques seigneurs allemands forment avec lui un groupe de treize personnes<sup>21</sup>.
- 13 Des guides peuvent accompagner les voyageurs. C'est le rôle des « marronniers », qui conduisent les « marrons », chevaux particuliers grâce auxquels on voyage à partir de Lyon et qui permettent de franchir les Alpes françaises<sup>22</sup>. Quand Duval revient de la cascade de Murmura, il requiert les services d'un guide « pour reprendre son chemin<sup>23</sup> ». Les dangers des routes – signalés vers Crémone, à Termonga, où courent les bandits, et à Tourazzo, où se sont faits « plusieurs voleries et assassinats<sup>24</sup> » – peuvent y inciter. C'est pourquoi « il faut consigner son nom<sup>25</sup> ».
- 14 Différents moyens de locomotion sont utilisés. Partis de Paris avec deux carrosses et des chevaux, ils montent dans deux grandes barques à Chalon-sur-Saône et se rendent ainsi à Lyon. On prend alors deux litières pour l'ambassadeur, son épouse et deux de leurs enfants. Le reste du train grimpe sur les marrons. C'est ainsi que l'on traverse les Alpes :
- « L'on se fait monter et descendre ladite montagne par des marrons qui ont de petites chaises de paille avec une planchette et deux leviers dont ils portent ceux qui se trouvent las ou qui ne veulent pas se lasser. Ils sont assurés du pied et parmi les rochers vont courant<sup>26</sup>. »
- 15 Arrivés à Turin, l'ambassadeur et son train embarquent sur le Pô sur trois bateaux, qui les conduisent jusqu'à Venise<sup>27</sup>.
- 16 Lors de son grand périple italien, Duval part de Venise en barque jusqu'à Padoue. Puis il utilise le cheval jusqu'à Bologne. Il prend ensuite la poste, « car il ne se trouvait point de cheval de louage pour aller à Florence d'autant que ceux que l'on y menait n'en retournaient pas et y étaient retenus par l'ordonnance du Grand Duc<sup>28</sup> ». C'est ainsi qu'il gravit les Apennins, changeant les chevaux à Loiano et à San Pierro a Sieve<sup>29</sup>. Après un séjour à Florence (9 octobre-6 novembre 1608), il part pour Pise sur l'Arno<sup>30</sup>. De Pise, il se rend en carrosse à Livourne<sup>31</sup>, d'où il revient en barque le long d'un canal<sup>32</sup>. On ignore comment il accomplit le trajet jusqu'à Naples et comment il en revient jusqu'à Rome ; sans doute à cheval. Mais quand il veut aller à Gaète, il s'y rend par mer<sup>33</sup>. Il part de Rome à cheval jusqu'à Recanati et de là se rend à pied à Lorette<sup>34</sup>. De Lorette, il prend un carrosse pour Bologne<sup>35</sup>, qu'il quitte à Imola avant de prendre un cheval pour aller à Ravenne<sup>36</sup> et sans doute le garder jusqu'à Chioggia, où il emprunte une barque à huit rames pour retrouver Venise<sup>37</sup>. Enfin, quand il accompagne l'ambassadeur au lac de Garde, ils vont jusqu'à Padoue en barque sur la Brenta<sup>38</sup>. Ils prennent ensuite une litière. Entre Padoue et Vicence, ils rencontrent le sieur de La

Porte et son épouse, qui voyagent en carrosse<sup>39</sup> et prennent avec eux les demoiselles de leur suite. Après quelques jours au bord du lac, Duval part avec le courrier – donc à cheval<sup>40</sup> – mais pour faire le tour de l'Italie du Nord, il prend un carrosse<sup>41</sup> et se rend à Plaisance en barque sur le Tessin et le Pô<sup>42</sup>.

- 17 Duval indique parfois le prix des moyens de transport utilisés. À Lyon, « il se paya neuf écus de chacun pour jusqu'à Turin pour leur nourriture [des marrons] et salaire de leurs maîtres<sup>43</sup> ». À Lorette, le carrosse qui le conduit à Bologne coûte 18 écus<sup>44</sup>.
- 18 Les bagages voyagent à part. À l'aller,  
 « [...] une partie du bagage dudit sieur avait déjà été envoyée à Lyon quelque temps auparavant par la commodité des rouliers, de sorte qu'il n'y avait qu'un chariot de bagages avec son train conduit par un roulier de Troyes, qui devait voiturier son argenterie, lit de camp, coffres et bagage jusques à Chalon sur la Saône<sup>45</sup>. »
- 19 À Lyon, « tout le bagage fut chargé sur des mulets mais il fallut refaire la plupart des balles d'autant qu'elles se trouvèrent trop pesantes, lesdits animaux n'étant accoutumés sinon à une certaine pesanteur<sup>46</sup> ». À Lorette, « un cheval portait les bagages<sup>47</sup> ».
- 20 Les voyages se font par étapes d'une journée, étapes d'inégale importance selon les moyens de locomotion utilisés, les occupations du jour et les aléas du circuit. Ainsi, de Chambéry à Suze, 162 kilomètres sont-ils parcourus en cinq étapes, ce qui assure une moyenne de 32 kilomètres par jour. Mais de Chambéry à Aiguebelle, on compte 38 kilomètres ; d'Aiguebelle à Saint-Julien, 39 ; de Saint-Julien à Saint-André, 27 ; de Saint-André à Lanslebourg, 23 ; et de Lanslebourg à Suze, 35. À Saint-André, en effet, l'ambassadeur rencontre son collègue qui rentre en France<sup>48</sup>. De plus son fils, malade, est resté à Chambéry avec Duval et « l'ambassadeur faisait de fort petites traites et retardait le plus qu'il pouvait pour les attendre<sup>49</sup> ».
- 21 En revanche, l'ascension du mont Cenis ne ralentit en rien la cadence. Lors de la traversée des Alpes autrichiennes, Duval et ses compagnons parcourent 323 kilomètres de montagnes en six étapes, soit une moyenne de 53 kilomètres entre Grigno et Saulgreb. Mais de Grigno à Trente, ils en ont couvert 60 ; de Trente à Bolsano, 51 ; de Bolsano à Vahrn, 49 ; de Vahrn à Matrei, 59 ; de Matrei à Seefeld, 32 ; et de Seefeld à Saulgreb, 72. Le franchissement du Brenner entre Vahrn et Matrei n'a, encore ici, en rien diminué l'allure. En revanche, l'étape de Matrei à Seefeld – peut-être de récupération – est nettement plus courte, et les suivantes, qui se déroulent en plaine (Saulgreb-Landsperg et Landsperg-Augsbourg), sont au-dessous de la moyenne (34 et 45 kilomètres).
- 22 On s'arrête pour déjeuner (on dit « dîner »), ainsi à Monte Torchonniere après Sienne<sup>50</sup>, à Foligno avant d'aller à Assise, et à Macerata avant Recanati et Lorette<sup>51</sup>. Au bout du jour, on atteint le gîte, à peu près toujours signalé par Duval. Ce sont des lieux importants : on y mange, on y dort et on y laisse les bagages pour faire une excursion, ainsi à Foligno, le temps d'aller à Assise<sup>52</sup>. À Novalèse, en Italie, ils reçoivent même les personnes mises en quarantaine de sorte que « dans les hôtelleries les parois sont remplies de vers latins français et italiens de gens qui ont eu le loisir d'écrire là ou y peindre leurs doléances<sup>53</sup> ». On ignore comment les gîtes sont choisis. Au début du voyage, on s'arrête à Guigne « à la poste<sup>54</sup> ». Il est fort probable que les gîtes des Alpes françaises sont signalés – voire imposés – par les marronniers, qui connaissent les lieux. De même en Italie, à San Jacomo, entre Crémone et Mantoue, l'hostellerie est « le gîte ordinaire des carrossiers<sup>55</sup> ». On est souvent étonné de constater la petitesse des

villages choisis : parti de nuit de Bologne par la poste, le groupe est arrêté après cinq milles et logé « à la campagne<sup>56</sup> ». Certains gîtes sont nommés : à Lyon, *le Lion d'or* ; à Chambéry, *la Pomme d'or* ; à Ferrare et à Florence, *l'Ange* ; à Beyssert au *Cerf* ; à Matrei, à *l'Aigle*. Mais tous sont qualifiés. À La Chambre :

« On est fort salement accommodé aux hostelleries. Jamais ils ne nettoient ni leurs pots qui sont en fer ni leurs poêles mais seulement les font chauffer sur le feu jusqu'à ce qu'elles soient à demi rouges et versent un peu d'eau dedans qui emporte la plus grosse ordure puis les essuient à la lingerie<sup>57</sup>. »

23 En revanche, à Suze, « l'hôtellerie était la plus propre et la mieux accommodée que nous eussions rencontrée sur le chemin<sup>58</sup> ». Duval fait particulièrement attention à la literie.

24 À Suze,

« [...] les lits étaient fort beaux et propres accommodés de couvertures et ciels d'écarlate sous du reseuil (filet) fort bien recouvert accompagnés de petits coussins de même qui se mettent sur à la mode du pays<sup>59</sup>. »

25 À Bolzano,

« [...] les lits ont un autre lit dessus pour couverture de sorte que l'on pût plutôt pour beaucoup de chaleur que de froid et sont incommodes en ce qu'ils glissent à terre pour peu que l'on se tourne et n'ont des linceuls qu'à moitié du lit de fort grosse toile<sup>60</sup>. »

26 Duval note aussi la nourriture – à Bolzano, « on mange des petits pains comme des casse museaux fort bons<sup>61</sup> » – et la chaleur : à Sterzing, « Je commençais à faire allumer le feu dans les poêles à cause de la neige et de la pluie qui nous étaient tombées dessus entre les montagnes<sup>62</sup> ». Il décrit ces poêles :

« [...] des tourelles de différentes façons faites de carreaux ouvragés et plombés en un des bouts des salles de l'hôtellerie où l'on mange à table d'hôtes. Elles sont creuses par dedans et faites comme des trous de colombier de sorte qu'en allumant le feu cela rend une chaleur tempérée et universelle dans les salles. Par ce moyen l'on se chauffe sans voir le feu et l'invention est assez commode à qui n'a pas notre promptitude et peut patienter tant soit peu. Ils en font de diverses façons et y apportent de l'artifice selon leurs richesses afin que leurs chambres en soient parées comme nous ornon de belles cheminées<sup>63</sup>. »

27 Dans les villes, il peut loger chez des particuliers, peut-être des amis : à Florence, chez Pierre Oliveto, dans une chambre<sup>64</sup>.

28 Ces itinéraires permettent d'approcher et de pénétrer les montagnes dans leur diversité.

## Montagnes

29 Les montagnes sont omniprésentes dans le journal de Jean-Baptiste Duval, soit qu'il les traverse, soit qu'il les voie depuis la route de vallée qu'il emprunte. Ainsi, depuis Saulgreb, dans les Alpes autrichiennes, « Il faut descendre une montagne et passer le fleuve Amber sur un pont, monter puis après une montagne sur le haut de laquelle est une assez large plaine<sup>65</sup> ». À Malataverne (après Montmélian), « L'on voit à main gauche de fort hautes montagnes et par dessus toutes, celle de Bauge qui semble être des vestiges de l'échelle des Géants<sup>66</sup> ». Vicence est « située au pied des monts qui à main gauche s'appellent Euganei, de l'autre part, les petites Alpes derrière lesquelles sont les hautes<sup>67</sup> ». Sienna « est située entre des montagnes qui par le dehors lui servent de



rempart et fossés et par le dedans la rendent incommode et difficile par les fréquentes descentes et montées que l'on fait allant par icelle<sup>68</sup> ».

- 30 Duval les décrit rarement. Ainsi, dans les Apennins, Trevi est-elle « une cité sur une montagne arrondissante en pointe<sup>69</sup> » ; La Ramasse, sur le mont Cenis, « un lieu sur le haut de la montagne où elle commence à aller en penchant assez vivement<sup>70</sup> », et Assise est située « sur le pendant d'une montagne [...] qui va doucement en montant<sup>71</sup> ». Le seul mot de « montagne » les désigne toutes. Tout juste ajoute-t-il un qualificatif pour suggérer leur altitude : La Calata di San Quirico et La Rocca di Castiglione, au sud de Sienne, sont « sur une montagne<sup>72</sup> » ; Radicofani est une « forteresse sur une haute montagne<sup>73</sup> » et Acquapendente « située sur une fort haute montagne<sup>74</sup> ». Aucune altitude n'est indiquée, puisque la méthode barométrique initiée par Torricelli (1644) et Pascal (1648) n'est pas encore utilisée, ni *a fortiori* la triangulation géodésique, la photogrammétrie employée dans l'aviation et les mesures satellitaires actuelles. En conséquence, l'appréciation des hauteurs reste approximative : la montagne dell'Abbadia San Salvatore, dans les Apennins, désignée comme « fort haute » par Duval<sup>75</sup> atteint en réalité 822 mètres ; la « haute montagne<sup>76</sup> » de Partkirchen, dans les Alpes autrichiennes, culmine à 1 780 mètres et « les montagnes » qu'on voit en suivant la rivière Eisak en Autriche sont le mont Rasciesa, qui la surplombe de 2 282 mètres.
- 31 Cinq aspects permettent cependant de différencier les plus hauts sommets : les routes en lacets (en tournant ou en tournoyant, dit Duval), ainsi sur le mont Cenis<sup>77</sup>, le mont des Cendres, dans la région de Pouzzole<sup>78</sup>, les routes d'Hosteria Nuova<sup>79</sup> ou de Scopoli, après Assise<sup>80</sup> ; les routes en surplomb, comme à Capo di Valcimara (avant Tolentino) : « les trois ponts servant à joindre les rochers l'un contre l'autre pour la commodité du chemin qui ne pourrait être sans eux<sup>81</sup> » ; les précipices : à Colfiorito, dans les Apennins, après Assise, « étant là-haut, l'on voit de fort profonds précipices<sup>82</sup> » ; après Firenzuola, « la vallée en précipice fait peur à ceux qui la regardent pour sa profondeur<sup>83</sup> » ; les torrents, ainsi à Aiguebelle, où il faut passer deux ponts sur l'Arc :  
 « Lesdits deux ponts sont fort effroyables à passer pour des gens qui se laissent gagner par la peur car l'on voit au-dessous de soi un torrent le plus impétueux qui se rencontre en tout le voyage. L'eau jette ses flots en l'air et fait des bonds furieux étant arrêtée contre de grosses pierres que cinquante chevaux ne traîneraient pas. Ces pierres même sont parfois soulevées et puis étrangement roulées et lors redouble le bruit qui fait comme un tonnerre quand elles tombent dans un trou profond<sup>84</sup>. »
- 32 Duval mentionne aussi les neiges éternelles : près du lac du mont Cenis se trouve « une fort haute montagne perpétuellement blanche à cause des neiges qui sont au-dessus et ne fondent point d'autant qu'elles sont trop hautes dans le ciel<sup>85</sup> » ; dans les Apennins, selon lui, les monts de Nurcia Nurcini sont « en tout temps couverts de neige<sup>86</sup> ».
- 33 Il est vrai que le climat des hautes montagnes, surtout dans les Alpes, est rigoureux. Au pied du mont Cenis, Duval découvre la chapelle des transis.  
 « [Je vis] un homme entier mort deux ans auparavant néanmoins encore tout gelé et dur tant il avait été glacé et en ce même lieu plusieurs ossements d'autres vingt morts qui avaient eu la même fortune. L'inconvénient desdits transis arrive pour la plupart que pensant gagner son pays, l'on ne prend pas garde en temps d'hiver et de neiges si le vent est sur la montagne n'en sentant rien au bas, de manière qu'il ne faut qu'un tourbillon qui vient des deux montagnes susdites ou encore de la campagne même dudit Mont Cenis lequel produit tant de neiges qu'il en ensevelit vite les passants. »

- 34 Duval converse avec un prêtre « destiné à la recherche desdits transis lequel fait son procès-verbal de ce que l'on rapporte et comme à tel jour un passant de telle façon habits et poids aurait été trouvé mort de froid dans les neiges sur le chemin et mis dans la chapelle<sup>87</sup> ».
- 35 À Trente, dans les Alpes autrichiennes, Duval note « le froid fort âpre et rigoureux en temps d'hiver pour le trop prochain voisinage des monts perpétuellement chargés de neige » et vers Sterzing, « une fort haute montagne d'où vient un vent âpre et piquant<sup>88</sup> ». Il n'en va pas de même dans les Apennins, où l'altitude est moindre et la latitude plus haute.
- 36 D'autres facteurs – notamment la géologie – distinguent les Alpes des Apennins. Dans les Alpes françaises, Duval souligne la diversité des roches,  
 « [...] dont les unes sont rougeâtres et les autres grisâtres ayant parmi une certaine apparence de minéral qui les rend reluisantes ainsi que le cinabre [...]. On les trouve comme de couleur d'iris jaune, bleuâtres, violets et verts tout ensemble<sup>89</sup>. »
- 37 Le gel les fait se fragmenter :  
 « Tout le long du chemin depuis Montmélian, il se trouve des pierres qui tombent des montagnes voisines lorsqu'elles sont suffisantes comme des obstacles de bois et tronçons d'arbres de manière que qui en emporterait en pays étranger et la saurait choisir, il semblerait que ce fût du bois pétrifié<sup>90</sup>. »
- 38 C'est une remarque qu'il réitère dans les Alpes autrichiennes<sup>91</sup>. Dans les Apennins, à La Gonfalino, il repère « des montagnes de part et d'autre de l'Arno d'où se tire une certaine pierre à demi marbre de couleur de papier gris bleuâtre dont se font de belles colonnes et autres ouvrages d'architecture<sup>92</sup> ».
- 39 Ailleurs, ce sont surtout les sables, les cailloutis et les roches volcaniques qu'il mentionne : depuis Bologne jusqu'à Monte di Santo Oreste « l'on est perpétuellement parmi les montagnes et il y a peu d'endroits qui soient fertiles<sup>93</sup> » ; près d'Abion, « on continue le chemin par dedans les montagnes sans arbres ni verdure quelconques<sup>94</sup> ». Près du mont San Oreste, il mentionne « la Solfanaga avec des trous dans la terre et une certaine eau qui pue extrêmement le soufre<sup>95</sup> » ; « tirant vers Pozzuoli on rencontre plusieurs fournaises » ; « plus avant est la Solfatare autour de laquelle se voient plusieurs bouches d'où exhalent des fumées sulfurées » ; « pour aller à la Solfatare, on passe contre le mont dei Cineri qui est une haute montagne toute de pierres brûlées et de pierre ponce qui se fit en un jour le 29 septembre 1538<sup>96</sup> ». Les thermes des Baies, dans les champs Phlégréens, comme les bains d'Abano, près de Vérone, utilisent « diverses sources d'eau que les médecins et l'expérience ont mises en crédit. L'eau sort à bouillons qui est tellement chaude que l'on n'y peut arrêter le doigt un moment sans se brûler beaucoup plus fort que l'on ne ferait dans de l'eau sur un grand feu. Cela provient des veines et soufre par dedans lesquelles passe cette eau<sup>97</sup> ». Dans la même région, à Caldiero, se trouvent « les bains propres contre la stérilité des femmes et grandement utiles à rafraîchir les reins<sup>98</sup> ».
- 40 De la même manière, Duval cite tous les lacs et les fleuves ou rivières qui sont sur son chemin, l'Isère à Montmélian, l'Arc à Aiguebelle, le lac du mont Cenis en France ; l'Adige, l'Inn, la Sila, l'Isar, l'Amber en Autriche ; la Brenta, les lacs de Garde, de Bolsena, de Vico, de Bracciano, de Monte Rosai, de Bazuno, d'Agnano, de Lucinus, de Pieluoco dans les Apennins. Il s'étonne de leur régime :  
 « Cette rivière est toute contraire aux autres qui grossissent en hiver et diminuent en été. Celle-là pour descendre en pied des montagnes croît aux plus grandes

chaleurs par les neiges qui se fondent et l'enflent tout à coup au lieu qu'en hiver elle demeure presque sèche<sup>99</sup>. »

- 41 Il distingue donc bien, sans le préciser, les différents minéraux qui constituent les deux chaînes – granites, diorites, siénites, gneiss des Alpes ; flysch, argile, schistes, marnes sableuses, conglomérats bien ou mal cimentés, calcaires des Apennins – les étapes de leur formation, notamment la glaciation quaternaire à l'origine des lacs italiens et le volcanisme qui a aménagé la dépression entre les Apennins proprement dits et les montagnes proches de la mer Tyrrhénienne, occupée par des lacs (dont le Trasimène) et des plaines et, pour les voyageurs qui viennent du nord, la plus grande facilité de pénétration des Apennins – « nous montâmes les Apennins qui ne sont pas autrement difficiles<sup>100</sup> ».
- 42 Quoique désignées d'un même vocable, les montagnes traversées par Duval sont donc bien différentes. Il en va de même de leurs habitants.

## Populations et ressources

- 43 Duval présente rarement les populations, sauf si certains aspects physiques le choquent. Ainsi :
- « Depuis Aiguebelle jusques en ce lieu (Chambéry) et presque jusqu'au mont Cenis, une grande partie des femmes moyennement quelques hommes ont le goût. C'est une loupe qui leur vient sous la gorge pour la grande fraîcheur des eaux lesquelles outre cela ne sont pas bonnes<sup>101</sup>. »
- 44 En revanche, l'économie que pratiquent ces populations ainsi que leurs mœurs l'intéressent. L'agriculture et les façons de faire l'étonnent. La culture des céréales apparaît peu, sinon au Torre, entre Vicence et Vérone, où il évoque le battage :
- « En ce lieu je vis battre le millet à six chevaux qu'un homme faisait tourner sur le tas et en fait était comme une moisson d'autant que leurs terres rapportent deux fois l'an. Cela n'est pourtant pas trop étonnant à qui l'entend car au premier an ils sèment du froment. L'ayant cueilli, ils sèment le millet qu'ils recueillent tard puis labourent. Ils sèment alors des fèves et icelles cueillies sèment le froment de sorte que déduisant le temps que la terre porte, elle n'en porte qu'en trois ans deux fois. Outre cela, elle ne rend que sept pour un<sup>102</sup>. »
- 45 La vigne et le vin retiennent davantage son attention : le 5 octobre 1607, après Aiguebelle, « l'on faisait les vendanges et trouvions parmi les montagnes grande quantité d'ânes qui portaient les raisins pliés dans des peaux de bouc, ce qui fait que leur vin en retient toujours quelque chose<sup>103</sup> ». À Novalèse, il repère que le mont Canaille est planté en vigne, « dont se fait d'excellent vin muscat qui en retient le nom<sup>104</sup> ». Même intérêt pour les collines de Borgo della Suzana<sup>105</sup> et le long de la rivière Eisach, « où les passants s'arrêtent à cause de la fraîcheur et du bon vin<sup>106</sup> ». Dans les Apennins, il trouve de « bons vins » à Monteflascone<sup>107</sup>, à Sezzia<sup>108</sup>, sur le mont Gairo (près de Naples), « où il y a grande quantité de vignes et porte les vins de Falerne assez renommés<sup>109</sup> ». À Velletri :
- « Les montagnes sont abondantes en vins dont il y avait eu si grande quantité qu'on laissa un an les vignes à vendanger tant pour la difficulté de cueillir les raisins que pour la nécessité des tonneaux pour le mettre. Ils ont des grandes caves dans la roche où ils pressent le vin et le laissent dans la cave jusqu'à ce qu'ils aient des vaisseaux vides. Plusieurs desdites grottes étaient encore pleines audit temps<sup>110</sup>. »

- 46 Le mode de culture inhabituel pour un Français est relevé : entre Padoue et Vicence, au pied des montagnes :
- « La plaine est plantée d'arbres rangés à la mode du Bolonais avec des ceps de vigne en pied que l'on fait tracer d'arbre en arbre lesquels étaient encore pour lors chargés de raisins [de sorte que] tout le raisin vient sur les arbres en même champ que les blés et les fruits<sup>111</sup>. »
- 47 Il en va de même à Castelnuova, après Vérone, « planté d'arbres et vignes dans les champs à la mode de Lombardie<sup>112</sup> ».
- 48 Duval commente aussi l'élevage. Au pied du mont Cenis, il évoque la qualité de l'herbe :
- « Les herbes sont fort savoureuses et de bonté singulière [...] de manière que les chevaux des courriers et tous autres étant las de travailler en aiment beaucoup mieux manger que de l'avoine. Il semble que cela soit comme un appât à ces animaux et que sous l'espérance de trouver là des herbes si friandes et délicieuses à leur goût ils en montent plus volontiers principalement ceux du pays qui en ont fait l'essai. »
- 49 Il montre le parti qu'en ont tiré les habitants :
- « Quoique ces montagnes soient inaccessibles à voir, il y a néanmoins des pâtres et du bétail dessus lequel ils gardaient, savent ce qu'ils en rendent en fromages aux maîtres et ne descendent que deux fois l'an pour venir rendre compte du croît [...]. Les pâtres qui sont les maîtres du bétail moyennant ce qu'ils rendent par mois aux propriétaires se font riches selon leur qualité. Possible aussi que la grande quantité de lait qu'ils mettent tout ensemble corrige le défaut l'un de l'autre et reçoit une bonté générale de la bonté particulière qu'il a<sup>113</sup>. »
- 50 Dans les Apennins, aux environs de Fondi, à Ponte Sensi :
- « Il y a là une fort belle et spacieuse prairie où paissaient lors plus de 2 000 buffles et autres vaches à demi blanches et noires approchant du naturel des buffles qui ont le front plus gros, les cornes larges et courtes retournées toutes sur le dos<sup>114</sup>. »
- 51 Il a d'ailleurs déjà rencontré, découvert et décrit les buffles dans la région de Livourne :
- « Ce sont des bœufs sauvages lesquels sont de poils noirs et hérissés sur le dos et échine. Outre le joug qu'ils portent l'on leur met encore une boucle de fer par dedans les naseaux à laquelle s'attache une chaîne ou une corde pour les mieux retenir et conduire. Ils sont beaucoup plus gros que les bœufs ordinaires, bas de jarret, les cornes plus courtes et larges paraissant laids et difformes. Ils ont une malice grande car quand ils sont échappés, il fait mauvais se trouver devant eux, frappant de leurs cornes et quand ils ont terrassé quelqu'un, ils plient le genou et l'en foulent<sup>115</sup>. »
- 52 L'élevage des oies « pour engraisser à manger » est la spécialité de San Piero a Sieve, au nord de Florence<sup>116</sup>.
- 53 Les paysans récoltent les châtaignes et les marrons, qui dans les Apennins sont portés par les arbres naturels. À Abion, « il y a une grande quantité de châtaigniers sur les montagnes<sup>117</sup> » ; avant Scarperia, au nord de Florence, il découvre « une grande quantité de marronniers dont l'on dit que viennent les marrons auxquels on donne le nom de marrons de Lyon<sup>118</sup> ». À Soave, près de Vérone, ce sont des mûriers « plantés dans les champs dont les feuilles se vendent bien cher pour nourrir les vers à soie<sup>119</sup> ». Ailleurs, ce sont les arbres méditerranéens, les oliviers dont « le haut de la montagne est entièrement planté » vers Salo, « dont la montagne de Pantanifio est couverte<sup>120</sup> » ; à Priverno, où ils sont « en très grande quantité<sup>121</sup> », jusqu'à n'être que la seule richesse avant d'arriver à Terni : « le dit pays est peu fertile sinon en oliviers<sup>122</sup> ». À Salo, dans les jardins du marquis Palavacino, Duval voit des citronniers<sup>123</sup> ; à Terracina, « l'on

commence à voir grande quantité d'orangers qui lors étaient chargés de fruits<sup>124</sup> », ce qui permet sans doute de faire « de bonnes confitures<sup>125</sup> » à Foligno.

- 54 Dans le domaine industriel, Duval remarque l'exploitation du bois en Autriche : « À Lavis, un fleuve qui voit ordinairement grande quantité de sapins flottant sans ordre sur l'eau selon qu'ils sont coupés aux montagnes voisines<sup>126</sup> ». Le bois permet un artisanat, ainsi à Oberammergau :

« [...] se font ces petits ouvrages de bois dans des creux de noix, noyaux de cerises et pierres qui représentent les mystères de la Passion et autres fantaisies qu'ils tiennent dans de petites boîtes où ils font mouvoir différents personnages et animaux représentant encore des hommes armés à cheval avec leur lance le tout au haut d'une pyramide qui n'a pour étui qu'un tuyau de plume<sup>127</sup>. »

- 55 Il a déjà rencontré le goût de la miniature dans les Apennins, à Scarpeccia, où « de nombreux cordonniers et faiseurs d'étain font des étuis si petits que l'on peut les porter en pendants d'oreilles<sup>128</sup> ».

- 56 Le voyageur note aussi l'extraction du sel à Innsbruck – « Ils font état de sel blanc qu'ils façonnent en pyramides avec différentes petites façons peintes et les donnent à fort bon marché<sup>129</sup> » –, la fabrication de la chaux à Posta Dura, vers Priverno, « pour la commodité de la pierre<sup>130</sup> », celle délaissée de l'alun de roche et de l'exploitation du soufre dans les fournaies de Pozzuole<sup>131</sup>. À San Martino, près de Vérone, des moulins à papier retiennent son attention<sup>132</sup>.

- 57 Ces activités sont le fait des habitants des lieux, qui n'échappent pas à son regard ethnographique. Les vêtements, particulièrement ceux des femmes, sont décrits. À Lanslebourg :

« Elles sont étrangement vêtues d'autant que leurs robes commencent à plisser de gros plis comme ce que l'on dit à tuyaux d'orgue, justement au haut du paleron des épaules. Elles ne montrent que quatre doigts de vives et leurs robes par ce moyen paraissent fort longues. Leur coiffure n'est pas moins étrange faisant comme deux grosses cornes. Elles portent par devant un grand devantier ceint justement au-dessous de leurs aisselles<sup>133</sup>. »

- 58 À Innsbruck :

« Les bourgeoises portent des bonnets fourrés par le dehors et ont de petits courts manteaux. Les filles, même les servantes, ont leurs cheveux pendants derrière le dos retors en deux cordeaux et quelques-unes ont un petit lien de passement d'or ou de semences de perles et grenats qui leur ceint la tête. Les autres ont des chapeaux d'hommes<sup>134</sup>. »

- 59 À Schongau :

« Les petites filles portent des cordons qui leur ceignent la tête par dessus leurs cheveux simplement lesquels elles laissent par derrière étant coordonnés<sup>135</sup>. »

- 60 Duval est très sensible au cadre de vie, notamment urbain. Outre les monuments publics qu'il visite, les portiques savoyards l'intriguent, ainsi ceux de Montmélian « bâtie à portique pour résister aux incommodités du soleil, des pluies et des neiges » d'Aiguebelle, de La Chambe, de Saint-André, de Suze « bâtie à portiques de part et d'autre de la grande rue », de Saint-Ambres et de Vigliane<sup>136</sup>.

- 61 Il ne manque pas non plus de signaler les tours, forts et forteresses : en Savoie, la tour sarrasine de La Chambe « premier fort de Savoie<sup>137</sup> », le fort de Suze, « assez près de la ville » qui « commande par toute ladite ville<sup>138</sup> », à Innsbruck, « la tour carrée<sup>139</sup> ». Il admire les fontaines, qu'il signale à Saint-André « abreuvé d'une bonne fontaine<sup>140</sup> », à Modane « au milieu duquel est une assez belle fontaine entourée d'un grand bassin de

pierres rectangulaires posées en l'année 1572<sup>141</sup> », à Bolzano, où « il y a de belles fontaines conduites par des tuyaux d'arbres creusés et emboîtés l'un dans l'autre<sup>142</sup> ». Les maisons ne l'intéressent qu'en Bavière, où elles sont « toutes peintes par le dehors<sup>143</sup> ».

- 62 Il décrit aussi le mode de vie, ainsi celui des habitants du Bessin, sur le mont Cenis, qu'il n'a peut-être appris que par ouï-dire :

« Là demeurent quelques paysans dont les femmes et les enfants et sinon eux-mêmes la plupart du temps ne sortent point du lit depuis la Toussaint jusques à Pâques. Il n'y a qu'un en chaque maison qui se lève pour faire du potage à tous les autres avec du lait de vache et de brebis garni de la chair salée. Ils ne se chauffent que de la fiente de vache au moyen de quoi leur visage est tout jaune et enfumé outre qu'ils puent en telle façon que s'il y en avait un d'eux à l'endroit du vent on le pourrait sentir à deux lieues. Il faut qu'ils fassent leur provision de farine depuis le temps de la Toussaint pour jusqu'à la fin de mai<sup>144</sup>. »

- 63 À Schonberg, il explique la salaison des légumes :

« Les villageois font leur principale nourriture de navets qu'ils hachent fort menus en très grande quantité puis les salent et conservent dans des vaisseaux pour s'en servir peu à peu selon leurs besoins<sup>145</sup>. »

- 64 Au lac de Garde, il essaie de pêcher les carpions, qui « sont supérieurs aux truites et très difficiles à pêcher [...mais] se laissent prendre en certaines saisons de l'année [...] et] se gardent longtemps morts ». Il note « les différentes façons de les manger : mariné, conservé longuement, bouilli<sup>146</sup> ».

- 65 À Priverno, il décrit le rôle des femmes dans la cueillette des olives :

« Il n'y a que les femmes et filles qui font ce ménage montées sur les oliviers jusques tout en haut liant les branches l'une à l'autre avec une corde sur laquelle elles montent. On les entend chanter à troupes comme les vendangeurs<sup>147</sup>. »

- 66 À Sermonneta, près de Vellitre, « les femmes qui en sont à plus de 2 000 viennent laver leur linge dans les fontaines d'eau douce et l'étendre au soleil sur la montagne<sup>148</sup> ». Rien n'échappe donc à Duval.

- 67 Ce catholique cultivé du plat pays parisien n'a donc pas vu en Italie que des vestiges<sup>149</sup>, des antiquaires<sup>150</sup>, des médailles anciennes<sup>151</sup>, la Via Appia<sup>152</sup>, des agnus dei<sup>153</sup>, des reliquaires<sup>154</sup> et des reliques<sup>155</sup>. Il n'a pas seulement gagné des indulgences à Assise<sup>156</sup>. Il a découvert le relief des montagnes, les hommes et les femmes qui les peuplent, leur travail, leurs coutumes et toute la civilisation méditerranéenne.

## BIBLIOGRAPHIE

BAYARD Françoise, « Jean Bochart de Champigny (1561-1630) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 46-1, 1999, p. 39-52.

BAYARD Françoise, FÉLIX Joël, HAMON Philippe, *Dictionnaire des surintendants et des contrôleurs généraux des finances*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2000.

GASCON Richard-Félix, *Grand commerce et vie urbaine au xvi<sup>e</sup> siècle : Lyon et ses marchands*, Paris / La Haye, Mouton, 1971.

VOGLER Bernard, *Le monde germanique et helvétique à l'époque des Réformes, 1517-1618*, SEDES, Paris, 1981.

## NOTES

1. F. Bayard *et al.*, *Dictionnaire des surintendants...*, p. 55 ; F. Bayard, « Jean Bochart de Champigny », p. 43.
2. Ce qui signifie qu'il pénètre dans la localité.
3. L'orthographe actuelle a été introduite.
4. R. F. Gascon, *Grand commerce et vie urbaine au xvi<sup>e</sup> siècle*, t. I, p. 144-147.
5. B. Vogler, *Le monde germanique et helvétique à l'époque des Réformes*, t. I, p. 204.
6. BNF, ms. fr. 13977, fol. 7, 17 septembre 1607. Toutes les citations émanant du même manuscrit, le parti a été pris de ne mentionner par la suite que le folio.
7. Fol. 240, 7 février 1609.
8. Fol. 242, 8 février 1609.
9. Fol. 244 v<sup>o</sup>, 10 février 1609.
10. Fol. 13, 30 septembre 1607.
11. Fol. 196 v<sup>o</sup>, 17 novembre 1608.
12. Fol. 16 v<sup>o</sup>, 4 octobre 1607.
13. Fol. 21 et 21 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1607.
14. Fol. 16 v<sup>o</sup>, 4 octobre 1607.
15. Fol. 2 à 3, 3 septembre 1607.
16. Fol. 133 v<sup>o</sup>, 26 septembre 1608.
17. Fol. 238 v<sup>o</sup>, 5 février 1609.
18. Fol. 249, 12 février 1609.
19. Fol. 311 v<sup>o</sup>, 22 septembre 1609.
20. Fol. 324 v<sup>o</sup>, 2 octobre 1609.
21. Fol. 378, 1<sup>er</sup> octobre 1610.
22. Fol. 5 v<sup>o</sup>, 27 septembre 1607.
23. Fol. 240 v<sup>o</sup>, 7 février 1609.
24. Fol. 337, 9 octobre 1609.
25. Fol. 339 v<sup>o</sup>, 7 octobre 1609.
26. Fol. 21, 8 octobre 1607.
27. Fol. 24, 13 octobre 1607.
28. Fol. 150 v<sup>o</sup>, 7 octobre 1608.
29. *Ibid.*

30. Fol. 184 v<sup>o</sup>, 6 novembre 1608.
31. Fol. 185 v<sup>o</sup>, 8 novembre 1608.
32. Fol. 187 v<sup>o</sup>, 9 novembre 1608.
33. Fol. 221,14 décembre 1608.
34. Fol. 244 v<sup>o</sup>, 10 février 1609.
35. Fol. 249, 12 février 1609.
36. Fol. 255, 17 février 1609.
37. Fol. 258 v<sup>o</sup>, 22 février 1609.
38. Fol. 311 v<sup>o</sup>, 22 septembre 1609.
39. Fol. 315, 24 septembre 1609.
40. Fol. 324 v<sup>o</sup>, 2 octobre 1609.
41. Fol. 334 v<sup>o</sup>, et 339, 5 et 9 octobre 1609.
42. Fol. 339, 7 octobre 1609.
43. Fol. 13, 27 septembre 1607.
44. Fol. 249, 12 février 1609.
45. Fol. 3 v<sup>o</sup>, 6 septembre 1607.
46. Fol. 13, 27 septembre 1607.
47. Fol. 249, 12 février 1609.
48. Fol. 18, 6 octobre 1607.
49. Fol. 16, 4 octobre 1607.
50. Fol. 196, 17 novembre 1608.
51. Fol. 244, 10 février 1609.
52. Fol. 242, 8 février 1609.
53. Fol. 21 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1607.
54. Fol. 4, 9 septembre 1607.
55. Fol. 337, 9 octobre 1609.
56. Fol. 150 v<sup>o</sup>, 7 octobre 1608.
57. Fol. 16, 5 octobre 1607.
58. Fol. 21 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1607.
59. *Ibid.*
60. Fol. 380 v<sup>o</sup>, 4 octobre 1610.
61. *Ibid.*
62. Fol. 381, 7 octobre 1610.
63. *Ibid.*
64. Fol. 152 v<sup>o</sup>, 9 octobre 1608.
65. Fol. 383, 10 octobre 1610.
66. Fol. 16 v<sup>o</sup>, 4 octobre 1607.
67. Fol. 317 v<sup>o</sup>, 26 septembre 1609.
68. Fol. 194 v<sup>o</sup>, 16 novembre 1608.
69. Fol. 241 v<sup>o</sup>, 8 février 1609.



70. Fol. 19 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1607.
71. Fol. 242, 8 février 1609.
72. Fol. 196 v<sup>o</sup>, 17 novembre 1608.
73. *Ibid.*
74. Fol. 198, 18 novembre 1608.
75. Fol. 196 v<sup>o</sup>, 17 novembre 1608.
76. Fol. 382 v<sup>o</sup>, 9 octobre 1610.
77. Fol. 21, 8 octobre 1607.
78. Fol. 216 v<sup>o</sup>, 8 décembre 1608.
79. Fol. 239, 6 février 1609.
80. Fol. 243, 9 février 1609.
81. Fol. 243 v<sup>o</sup>, 9 février 1609.
82. *Ibid.*
83. Fol. 152 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1608.
84. Fol. 18 v<sup>o</sup>, 4 octobre 1607.
85. Fol. 20, 8 octobre 1607. Il s'agit du Petit Mont Cenis (3 182 mètres) et du mont Guibolet (3 312 mètres).
86. Fol. 200 v<sup>o</sup>, 19 novembre 1608.
87. Fol. 20 et 20 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1607.
88. Fol. 380 et 381, 4 et 6 octobre 1610.
89. Fol. 20 v<sup>o</sup>, 4 octobre 1607.
90. Fol. 18, 5 octobre 1607.
91. Fol. 379, 4 octobre 1610.
92. Fol. 184 v<sup>o</sup>, 6 novembre 1608.
93. Fol. 201 v<sup>o</sup>, 19 novembre 1608.
94. Fol. 151, 8 octobre 1608.
95. Fol. 201, 19 novembre 1608.
96. Fol. 215 v<sup>o</sup>, 8 décembre 1608.
97. Fol. 313, 23 septembre 1609.
98. Fol. 318, 26 septembre 1609.
99. Fol. 17, 4 octobre 1607.
100. Fol. 150 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1608.
101. Fol. 18 v<sup>o</sup>, 30 septembre 1607. Duval a bien compris que l'hyperplasie des éléments de la glande thyroïde est due, dans ce secteur montagnard, à la qualité des eaux.
102. Fol. 317 v<sup>o</sup>, 26 septembre 1609.
103. Fol. 17, 5 octobre 1607.
104. Fol. 21 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1607.
105. Fol. 379, 4 octobre 1610.
106. Fol. 381, 6 octobre 1610.
107. Fol. 198, 18 novembre 1608.

- 108.** Fol. 208, 2 décembre 1608.
- 109.** Fol. 216 v<sup>o</sup>, 8 décembre 1608.
- 110.** Fol. 207 v<sup>o</sup>, 1<sup>er</sup> décembre 1608.
- 111.** Fol. 314 v<sup>o</sup>, 24 septembre 1609.
- 112.** Fol. 322, 28 septembre 1609.
- 113.** Fol. 20 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1607.
- 114.** Fol. 210, 3 décembre 1608.
- 115.** Fol. 187, 8 novembre 1608.
- 116.** Fol. 151 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1608.
- 117.** Fol. 150, 8 octobre 1608.
- 118.** Fol. 151, 8 octobre 1608.
- 119.** Fol. 318, 26 septembre 1609.
- 120.** Fol. 323 v<sup>o</sup>, 29 septembre 1609.
- 121.** Fol. 208 v<sup>o</sup>, 2 décembre 1608.
- 122.** Fol. 239 v<sup>o</sup>, 6 février 1609.
- 123.** Fol. 323 v<sup>o</sup>, 29 septembre 1609.
- 124.** Fol. 209 v<sup>o</sup>, 3 décembre 1608.
- 125.** Fol. 242, 8 février 1609.
- 126.** Fol. 380, 4 octobre 1610.
- 127.** Fol. 382 v<sup>o</sup>, 9 octobre 1610.
- 128.** Fol. 151 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1608.
- 129.** Fol. 382 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1610.
- 130.** Fol. 208, 2 décembre 1608.
- 131.** Fol. 215 v<sup>o</sup>, 8 décembre 1608.
- 132.** Fol. 316, 26 septembre 1609.
- 133.** Fol. 19, 7 octobre 1607.
- 134.** Fol. 381 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1610.
- 135.** Fol. 383, 10 octobre 1610.
- 136.** Dans l'ordre des villes citées : fol. 17, 4 octobre 1607 ; fol. 16, 4 octobre 1607 ; fol. 17, 4 octobre 1607 ; fol. 18, 6 octobre 1607 ; fol. 21 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1607 ; fol. 22, 9 octobre 1607.
- 137.** Fol. 16 v<sup>o</sup>, 5 octobre 1607.
- 138.** Fol. 21 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1607.
- 139.** Fol. 382, 8 octobre 1610.
- 140.** Fol. 18, 6 octobre 1607.
- 141.** Fol. 19, 7 octobre 1607.
- 142.** Fol. 380 v<sup>o</sup>, 4 octobre 1610.
- 143.** Fol. 383, 10 octobre 1610.
- 144.** Fol. 19 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1607.
- 145.** Fol. 381 v<sup>o</sup>, 8 octobre 1610.

146. Fol. 323, 29 septembre 1609.  
147. Fol. 208, 2 décembre 1608.  
148. Fol. 223, 17 décembre 1608.  
149. Fol. 216 v<sup>o</sup>, 8 décembre 1608.  
150. Fol. 219, 9 décembre 1608.  
151. *Ibid.*  
152. Fol. 208 v<sup>o</sup>, 2 décembre 1608.  
153. Fol. 231 v<sup>o</sup>, 11 janvier 1609.  
154. Fol. 234, 18 janvier 1609.  
155. Fol. 235, 24 janvier 1609.  
156. Fol. 238 v<sup>o</sup>, 4 février 1609.
- 

## RÉSUMÉS

À partir du 6 septembre 1607, Jean-Baptiste Duval, avocat au parlement de Paris et secrétaire de la reine, accompagne Jean Bochart, sieur de Champigny, dans son ambassade à Venise. Duval revient en France plus de trois ans plus tard, le 1<sup>er</sup> octobre 1610. Entre le 23 septembre 1608 et le 22 février 1609, il effectue jusqu'à Naples un périple dans l'Italie centrale. Le 22 septembre 1609, il suit l'ambassadeur en villégiature sur le lac de Garde mais le quitte du 2 au 14 octobre pour visiter l'Italie du Nord. Le manuscrit 13977 du fonds français de la Bibliothèque nationale de France est le journal quotidien de ses faits et gestes. Y sont décrits les itinéraires suivis, les moyens de locomotion et les aides utilisés, les gîtes et les tavernes où l'on s'est arrêté, les caractères géologiques, climatiques, hydrographiques, démographiques, économiques et les mœurs des régions traversées. En a été extrait ce qui relève des circulations dans les Alpes et les Apennins.

## AUTEUR

**FRANÇOISE BAYARD**

Professeur honoraire d'histoire moderne à l'université Lumière – Lyon II